

L'humanité à travers les âges : VII

Autor(en): **J.Z.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 49

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176777>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

montrant certains bestiaux épouvantés qui traversaient plus bas dans l'eau du lac, se mit à crier : « *Enfants de bien ! voilà notre chemin ; ce bétail est un signe de l'assistance que nous donne saint Martin, faisons notre devoir !* » Sitôt dit, sitôt fait : tous courent vers l'endroit et passage aux vaches. Là, le banneret du Landeron se mit dans l'eau, tenant haute sa bannière et criant de plus belle : « *A moi, enfants de bien de la Comté ! à moi !* » Et bravement tous les nôtres le suivirent. Le Savoyard, surpris de tant de hardiesse, se retire quelque peu du côté du mont Vully, de quoi profitèrent ceux de Berne pour retirer à eux le pontonnage et les barques, et, en bons compagnons qu'ils sont, ils sautent tous sur l'autre rive. Alors le seigneur de Romont, ayant rallié et rangé son monde, fait volte-face et fière contenance, et assaille rudement ceux du Landeron qui étaient les plus avancés et les plus proches. Son front de bataille était si grand et si serré, que ni les Allemands ni les nôtres ne pouvaient tenir longtemps la rive delà, et tous allaient être contraints de repasser l'eau, à leur grand regret, lorsque, par bonne fortune, surviennent à grands sauts quatre fortes bannières : Neuveville, Cerlier et lieux par-delà.

Grandement réconfortés par cette bonne assistance, tous s'unissent pour courir sus au Savoyard, si formidable que soit sa position ; puis après invocation, comme il est juste, ils se ruent droit dessus, ceux du Landeron les premiers, frottant et dépêchant l'ennemi sans merci aucune, au dos et au ventre, pendant quoi ceux de Morat et du Vully, qu'on n'attendait pas, descendent le mont et tombent sur l'échine de ces pauvres Savoyards et Bourguignons. Enfin, d'autre part cinq forts bateaux de Neuchâtel abordent encore à la Sauge, portant quelques chevaliers et hommes d'armes du comte Rodolphe, outre force bourgeois et notables, spécialement monsieur de Collombier, lieutenant de la Comté, envoyé par notre seigneur comte pour prendre et donner prompt et sûre information de ce qui adviendrait de tout ce train et fracas. Il ne fut pas possible au dit seigneur de Romont de tenir plus longtemps la campagne devant tant de réconforts, et pensant se ravitailler dans la ville de Cudrefin et les lieux clos d'alentour, il se retira en icelle. Mais la chasse lui fut donnée si rudement et corps à corps, que ceux du Landeron, puis tous les autres, se trouvèrent là dedans pêle-mêle et sens dessus dessous, et il y eut de rechef déconfiture du Savoyard dans la dite ville de Cudrefin et lieux proches, où ceux des bateaux et autres tard venus jouèrent aussi quelque peu des poings, et la tuerie aurait été bien autrement grande, si la nuit venant à tomber n'avait permis à l'ennemi de se sauver du côté d'Estavayer. Ainsi chacun s'en retourna en ses foyers, les Allemands et les nôtres, fort joyeux d'avoir mis bonne fin à cette affaire. Par voies et chemins, ceux du Landeron furent grandement louangés et nourris, et jeunes et vieux, petits enfants et leurs mères sortaient pour les recevoir. Il est de fait que ceux-là montrèrent belle et

grande vaillance, et presque surhumaine. Il faut dire aussi que la bannière du Landeron était coutumière du fait et besognait toujours de la même manière et non autrement. C'est en témoignage et en l'honneur de cette tant belle conduite que notre sire comte appela le jour d'après le banneret et les notables du Landeron, et devant tous, le dit banneret, Bellenost, fut armé chevalier sous le grand porche de Notre-Dame.

Telle mauvaise fortune ainsi advenue de prime-abord au seigneur de Romont, était une vraie admonition du ciel adressée au duc de Bourgogne, pour lui faire changer ses projets et laisser en paix les ligues et alliances ; mais si chrétienne pensée ne pouvait se loger en sa tête, aussi ordonna-t-il promptement le départ de Lausanne. Et son entendement ne semblait pas si ouvert qu'avant les affaires de Grandson, comme si Dieu eût voulu, par un pareil exemple, avertir les plus puissants et redoutés princes que les superbes ne sont que fols devant sa face, que pour cela il les délaisse et ils perdent bientôt leur honneur et puissance.

L'humanité à travers les âges.

VII.

A Sophocle qui avait, dans ses drames, représenté l'homme plus grand que nature (495 avant J.-C.) ; à Eschyle qui avait donné le drame historique (477 avant J.-C.), succéda un nouveau développement d'idées. Socrate (470 avant J.-C.) veut apprendre aux hommes l'art de se connaître soi-même, et quelle tâche l'homme doit accomplir sur la terre. « Tous les dons mortels sont trompeurs : la richesse passe, la puissance tombe, la beauté se flétrit, la force s'abat ; il n'y a donc de sûr pour le bonheur, que la *sagesse*. »

« La *sagesse* est la connaissance du *vrai bien*.

« Ce *vrai bien*, notre raison le reconnaît, notre volonté le repousse ou le choisit. »

Ce vrai bien, c'est la divinité. Homère avait rapproché le ciel de la terre.

Socrate détache les hommes de la terre pour les transporter dans le ciel vers la divinité.

Euripide, au théâtre, suivait la même route. « Ces dieux, dit-il, ont contracté entre eux des unions que réprouvent toutes les lois. Ne les a-t-on pas vu usurper un trône, charger leurs pères de chaînes ? et cependant ils habitent l'Olympe et supportent sans remords le poids de leurs crimes ! Quoi ! Diane écarte de ses autels les hommes souillés d'un meurtre récent, et elle prend plaisir à se faire immoler des victimes humaines ! »

Après avoir ainsi, dans ses drames, démolé par le raisonnement les divinités de la Grèce, il salue le Dieu inconnu : « O toi, *qui que tu sois*, qui donnes le mouvement à la terre, je t'adresse mes prières, car c'est toi qui, par des voies secrètes, gouvernes toutes les choses selon la justice. »

A côté de ces innovations religieuses, on trouve en Euripide une poésie toute nouvelle, c'est l'horreur du carnage et de la destruction, c'est la pitié pour les victimes de ces luttes impies. Euripide n'est plus Grec, il est homme, et ses pièces entières sont une protestation en faveur de l'humanité. Dans sa pièce intitulée: *Hippolyte*, et que Racine a imitée dans sa *Phèdre*, Euripide nous dépeint la lutte terrible du devoir contre la passion, cette Phèdre dont Boileau vante la *douleur vertueuse* et que Châteaubriand appelle une *épouse chrétienne*.

La sentence de mort rendue contre Socrate avança encore le mouvement des esprits.

Quand Platon, encore tout ému de cet empoisonnement juridique, peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ: la ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Or Platon naquit à Athènes 429 ans avant Jésus-Christ.

Plus tard, la Grèce devait prêcher ce christianisme qu'elle avait pressenti.

Le renoncement au monde, le martyr volontaire, l'essor de l'esprit vers l'idéalisme et le spiritualisme.

Mais à présent que nous avons vu chez le peuple d'Israël et chez les Grecs la naissance et le développement de l'idée chrétienne, nous allons passer au peuple qui devait l'universaliser en une grande unité; nous allons étudier chez les peuples du Nord les éléments qui devaient accepter le christianisme. Puis nous assisterons à la déchéance de l'Eglise devenue mondaine, ce qui nous amènera à l'époque moderne.

J. Z.

Biographie.

Un grand nombre de nos concitoyens, que leurs talents et leurs connaissances ont fait apprécier à l'étranger, sont à peu près complètement inconnus chez nous. Voici, au milieu de beaucoup d'autres, un nom qui s'est rendu illustre au siècle dernier dans l'étude des sciences exactes; nous voulons parler de *Nicolas Fatio*, de Duillier, près Nyon. Il naquit à Bâle, le 16 février 1664; après avoir passé son enfance à Genève, il se rendit à Paris où l'appelaient ses dispositions remarquables pour l'étude des mathématiques; il se fit connaître, à 18 ans, par une lettre à Cassini, dans laquelle il émettait des idées nouvelles sur la théorie de l'anneau de Saturne. En 1685, il reçut des membres de l'académie des sciences les témoignages les plus flatteurs sur ses connaissances précoces; la savante société lui eût ouvert ses portes s'il eût voulu renoncer au protestantisme; mais il résista aux instances les plus pressantes de hauts personnages, de Colbert entre autres, en qui il avait trouvé un puissant protecteur. A l'âge de 24 ans il fut reçu membre de la société royale de Londres

et publia, dès cette époque, un grand nombre de travaux sur la mécanique, l'astronomie, la navigation, etc.; nous citerons, entre autres, ses mémoires sur le travail des verres pour les télescopes, sur la mesure de la vitesse d'un vaisseau, sur le travail des rubis destinés à l'horlogerie, sur la construction d'une chambre suspendue permettant les observations astronomiques à bord des vaisseaux, etc. Il travailla avec son frère aîné, Jean-Christophe Fatio, à mesurer la hauteur de plusieurs des sommités qui avoisinent le lac Léman; il avait même réuni tous les matériaux nécessaires à la construction d'une carte des rives du lac Léman, mais il n'acheva pas ce travail. Nous indiquerons, en passant, que les frères Fatio déterminèrent les premiers la hauteur du Mont-Blanc, et ils trouvèrent qu'elle devait être au moins de 2000 toises au dessus du lac Léman; cette appréciation ne diffère pas de 200 toises de celle que l'on admet aujourd'hui.

Nicolas Fatio fut la première cause de la mémorable discussion qui eut lieu entre Newton et Leibnitz, au sujet de l'invention du calcul différentiel; il voulut enlever au philosophe allemand la part légitime de celui-ci dans la création de ce puissant instrument de calcul et entraîna Newton dans une polémique qui dura plusieurs années. Un sentiment d'amour-propre froissé paraît être le mobile qui poussa Fatio à entreprendre cette croisade contre Leibnitz.

A partir de 1706, Fatio se lança dans les discussions religieuses qui agitèrent l'Angleterre; il devint l'un des plus zélés défenseurs des camisards et des prophètes des Cévennes; il se crut inspiré par l'esprit divin et capable de prophétiser et de faire des miracles. Il fut condamné avec deux autres coreligionnaires, à être exposé publiquement avec un écriteau sur le chapeau. Il se retira alors dans le comté de Worcester, où il mourut en 1755, à l'âge de 89 ans. On a trouvé, dans son portefeuille, de nombreux travaux de mécanique, d'astronomie, d'alchimie, qui n'ont pas été publiés; on cite particulièrement des travaux sur la parallaxe du soleil, les réfractions atmosphériques, la gravitation universelle, les centres de gravité, l'horlogerie, etc.

S. C.

VARIÉTÉ.

Deux gendarmes, un beau dimanche matin, aperçurent dans le lointain un homme qui portait un fusil et qui semblait vouloir se soustraire à leurs regards. Aussitôt nos braves gendarmes se mirent à galoper

La chasse dura environ un quart d'heure. Ils croyaient enfin mettre la main sur le gibier, qui paraissait épuisé de fatigue, quand celui-ci saisit tout à coup un arbre et, avec l'agilité d'un singe, grimpa jusqu'à la cime.

— Descendez donc, monsieur! s'écria l'un des gendarmes.